

Vilayets (1888), exigées enfin par les puissances européennes, le 10 février 1897.

Abd-ul-Hamid savait fort bien que chaque grande puissance occidentale était décidée à empêcher sa voisine de prendre l'initiative d'un démembrement de l'empire ottoman. Aussi toute sa politique serait-elle faite de promesses, de semblants de concessions et surtout de mauvaise foi.

Abd-ul-Hamid a été le type du véritable osmanli. Il s'est considéré comme le successeur du Prophète, comme le chef suprême du monde musulman. Il n'a jamais pensé que les réformes européennes pourraient régénérer ou sauver la Turquie.

Bien que vivant confiné dans son palais d'Yildiz-Yosk, il comprenait fort bien l'Occident. Personne ne l'a plus méprisé que lui !

Et c'est à cet Ottoman de vieille race que les ambassadeurs des diverses puissances demandaient des réformes ! Les États européens escomptaient fermement des résultats. Quelle illusion ! Avec cet air de bonne foi que savent si bien prendre les Orientaux, le sultan promettait tout..., mais ne tenait jamais ?

Abd-ul-Hamid était dans toute la force du terme un traditionaliste. Il y avait en lui une véritable âme d'Osmanli têtue, routinier, mais doué aussi d'une puissance de pénétration extraordinaire.

Aidé par une police intérieure et extérieure admirablement organisée, jetant sans compter les millions dans les plus hautes sphères politiques de l'Occident, Abd-ul-Hamid connaissait les projets des puissances étrangères, et même leurs notes diplomatiques, avant qu'elles lui fussent communiquées. Il sut employer